

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Courrier sud

Roman

Table des matières

Courrier sud

Première partie

I

II

III

IV

Deuxième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

Troisième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

Antoine de Saint-Exupéry

Courrier sud

Roman

Première partie



Par radio. 6 h 10. De Toulouse pour escales. Courrier France-Amérique du Sud quitte Toulouse 5 h 45 stop.

* * *

Un ciel pur comme de l'eau baignait les étoiles et les révélait. Puis c'était la nuit. Le Sahara se déployait dune par dune sous la lune. Sur nos fronts cette lumière de lampe qui ne livre pas les objets mais les compose, nourrit de matière tendre chaque chose. Sous nos pas assourdis, c'était le luxe d'un sable épais. Et nous marchions nu-tête, libérés du poids du soleil. La nuit : cette demeure...

Mais comment croire à notre paix ? Les vents alizés glissaient sans repos vers le sud. Ils essuyaient la plage avec un bruit de soie. Ce n'étaient plus ces vents d'Europe qui tournent, cèdent ; ils étaient établis sur nous comme sur le rapide en marche. Parfois la nuit, ils nous touchaient, si durs, que l'on s'appuyait contre eux, face au nord, avec le sentiment d'être emporté, de les remonter vers un but obscur. Quelle hâte, quelle inquiétude !

Le soleil tournait, ramenait le jour. Les Maures s'agitaient peu. Ceux qui s'aventuraient jusqu'au fort espagnol gesticulaient, portaient leur fusil comme un jouet. C'était le Sahara vu des coulisses : les tribus insoumises y perdaient leur mystère et livraient quelques figurants.

Nous vivions les uns sur les autres en face de notre propre image, la plus bornée. C'est pourquoi nous ne savions pas être isolés dans le désert : il nous eût fallu

rentrer chez nous pour imaginer notre éloignement, et le découvrir dans sa perspective.

Nous n'allions guère qu'à cinq cents mètres où commençait la dissidence, captifs des Maures et de nous-mêmes. Nos plus proches voisins, ceux de Cisneros, de Port-Étienne, étaient, à sept cents, mille kilomètres, pris aussi dans le Sahara comme dans une gangue. Ils gravitaient autour du même fort. Nous les connaissions par leurs surnoms, par leurs manies, mais il y avait entre nous la même épaisseur de silence qu'entre les planètes habitées.

Ce matin-là, le monde commençait pour nous à s'émouvoir. L'opérateur de T. S. F. nous remit enfin un télégramme : deux pylônes, plantés dans le sable, nous reliaient une fois par semaine à ce monde :

Courrier France-Amérique parti de Toulouse 5 h 45 stop. Passé Alicante 11 h 10.

Toulouse parlait, Toulouse, tête de ligne. Dieu lointain.

En dix minutes, la nouvelle nous parvenait par Barcelone, par Casablanca, par Agadir, puis se propageait vers Dakar. Sur cinq mille kilomètres de ligne, les aéroports étaient alertés. À la reprise de six heures du soir, on nous communiquait encore :

Courrier atterrira Agadir 21 heures repartira pour Cabo Juby 21 h 30, s'y posera avec bombe Michelin stop. Cabo Juby préparera feux habituels stop. Ordre rester en contact avec Agadir. Signé : Toulouse.

De l'observatoire de Cabo Juby, isolés en plein Sahara, nous suivions une comète lointaine.

Vers six heures du soir le Sud s'agitait :

De Dakar pour Port-Étienne, Cisneros, Juby : communiquer urgence nouvelles courrier.

De Juby pour Cisneros, Port-Étienne, Dakar : pas de nouvelles depuis passage 11 h 10 Alicante.

Un moteur grondait quelque part. De Toulouse jusqu'au Sénégal on cherchait à l'entendre.



Toulouse. 5 h 30.

La voiture de l'aéroport stoppe net à l'entrée du hangar, ouvert sur la nuit mêlée de pluie. Des ampoules de cinq cents bougies livrent des objets durs, nus, précis comme ceux d'un stand. Sous cette voûte chaque mot prononcé résonne, demeure, charge le silence.

Tôles luisantes, moteur sans cambouis. L'avion semble neuf. Horlogerie délicate à quoi touchaient les mécaniciens avec des doigts d'inventeurs. Maintenant ils s'écartent de l'œuvre au point.

« Pressons, messieurs, pressons... »

Sac par sac, le courrier s'enfonce dans le ventre de l'appareil. Pointage rapide :

« Buenos Aires... Natal... Dakar... Casa... Dakar... Trente-neuf sacs. Exact ?

- Exact. »

Le pilote s'habille. Chandails, foulard, combinaison de cuir, bottes fourrées. Son corps endormi pèse. On l'interpelle : « Allons ! Pressons... » Les mains encombrées de sa montre, de son altimètre, de son porte-cartes, les doigts gourds sous les gants épais, il se hisse, lourd et maladroit, jusqu'au poste de pilotage. Scaphandrier hors de son élément. Mais une fois en place, tout s'allège.

Un mécanicien monte à lui :

« Six cent trente kilos.

- Bien. Passagers ?

- Trois. »

Il les prend en consigne sans les voir.

Le chef de piste fait demi-tour vers les manœuvres :

« Qui a goupillé ce capot ?

- Moi.

- Vingt francs d'amende. »

Le chef de piste jette un dernier coup d'œil : ordre absolu des choses ; gestes réglés comme pour un ballet. Cet avion a sa place exacte dans ce hangar, comme dans cinq minutes dans ce ciel. Ce vol aussi bien calculé que le lancement d'un navire. Cette goupille qui manque : erreur éclatante. Ces ampoules de cinq cents bougies, ces regards précis, cette dureté pour que ce vol relancé d'escale en escale jusqu'à Buenos Aires ou Santiago du Chili soit un effet de balistique et non une œuvre de hasard. Pour que, malgré les tempêtes, les brumes, les tornades, malgré les mille pièges du ressort de soupape, du culbuteur, de la matière, soient rejoints, distancés, effacés : express, rapides, cargos, vapeurs ! Et touchés dans un temps record Buenos Aires ou Santiago du Chili.

« Mettez en route. »

On passe un papier au pilote Bernis : le plan de bataille.

Bernis lit :

Perpignan signale ciel clair, vent nul. Barcelone : tempête. Alicante...

Toulouse. 5 h 45.

Les roues puissantes écrasent les cales. Battue par le vent de l'hélice, l'herbe jusqu'à vingt mètres en arrière semble couler. Bernis, d'un mouvement de son poignet, déchaîne ou retient l'orage.

Le bruit s'enfle maintenant, dans les reprises répétées, jusqu'à devenir un milieu dense, presque solide où le corps se trouve enfermé. Quand le pilote le sent combler en lui quelque chose de jusqu'alors inassouvi, il pense : c'est bien.

Puis regarde le capot noir appuyé sur le ciel, à contre-jour, en obusier. Derrière l'hélice, un paysage d'aube tremble.

Ayant roulé lentement, vent debout, il tire à lui la manette des gaz. L'avion, happé par l'hélice, fonce. Les premiers bonds sur l'air élastique s'amortissent et le sol enfin paraît se tendre, luire sous les roues comme une courroie. Ayant jugé l'air, d'abord impalpable puis fluide, devenu maintenant solide, le pilote s'y appuie et monte.

Les arbres qui bordent la piste livrent l'horizon et se dérobent. À deux cents mètres on se penche encore sur une bergerie d'enfant, aux arbres posés droit, aux maisons peintes, et les forêts gardent leur épaisseur de fourrure : terre habitée...

Bernis cherche l'inclinaison du dos, la position exacte du coude qui sont nécessaires à sa paix. Derrière lui, les nuages bas de Toulouse figurent le hall sombre des gares. Maintenant, il résiste moins à l'avion qui cherche à monter, laisse s'épanouir un peu la force que sa main comprime. Il libère d'un mouvement de son poignet chaque vague qui le soulève et qui se propage en lui comme une onde.

Dans cinq heures, Alicante, ce soir l'Afrique. Bernis rêve. Il est en paix : « J'ai mis de l'ordre. » Hier, il quittait Paris par l'express du soir ; quelles étranges vacances. Il en garde le souvenir confus d'un tumulte obscur. Il souffrira plus tard, mais, pour l'instant, il abandonne tout en arrière comme si tout se continuait en dehors de lui. Pour l'instant, il lui semble naître avec le petit jour qui monte, aider, ô matinal, à construire ce jour. Il pense : « Je ne suis plus qu'un ouvrier, j'établis le courrier d'Afrique. » Et chaque jour, pour l'ouvrier, qui commence à bâtir le monde, le monde commence.

« J'ai mis de l'ordre... » Dernier soir dans l'appartement. Journaux pliés autour des blocs de livres. Lettres brûlées, lettres classées, housses des meubles. Chaque chose

cernée, tirée de sa vie, posée dans l'espace. Et ce tumulte du cœur qui n'avait plus de sens.

Il s'est préparé pour le lendemain comme pour un voyage. Il s'est embarqué pour le jour suivant comme pour une Amérique. Tant de choses inachevées l'attachaient encore à lui-même. Et tout à coup, il était libre. Bernis a presque peur de se découvrir si disponible, si mortel.

Carcassonne, escale de secours, sous lui dérive.

Quel monde bien rangé aussi - 3 000 mètres. Rangé comme dans sa boîte la bergerie. Maisons, canaux, routes, jouets des hommes. Monde loti, monde carrelé, où chaque champ touche sa haie, le parc son mur. Carcassonne où chaque mercière refait la vie de son aïeule. Humbles bonheurs parqués. Jouets des hommes bien rangés dans leur vitrine.

Monde en vitrine, trop exposé, trop étalé, villes en ordre sur la carte roulée et qu'une terre lente porte à lui avec la sûreté d'une marée.

Il songe qu'il est seul. Sur le cadran de l'altimètre le soleil miroite. Un soleil lumineux et glacé. Un coup de palonnier : le paysage entier dérive. Cette lumière est minérale, ce sol apparaît minéral : ce qui fait la douceur, le parfum, la faiblesse des choses vivantes est aboli.

Et pourtant, sous la veste de cuir, une chair tiède - et fragile, Bernis. - Sous les gants épais des mains merveilleuses qui savaient, Geneviève, caresser du revers des doigts ton visage...

Voici l'Espagne.